

# Une araignée dans sa toile

Au centre d'un grand orchestre, Léo Ferré vit un rêve d'enfance : Ravel et Beethoven mêlés à ses propres chansons



M.P.B. Enguerand

Léo Ferré au pupitre  
Une modeste folie des grandeurs

LÉO FERRÉ  
à la tête des Congrès  
du 30 novembre

Déjà, en 1962, à l'A.B.C., en plein récital, Léo Ferré tournait subitement le dos au public et dirigeait dans le vide du Bach enregistré. Aujourd'hui, l'ex-rapin chantant de Saint-Germain-des-Près, le prédicateur de la violence, le créateur de l'anarchie, le prophète de la 68 peut s'offrir un orchestre symphonique de sa nature, un chœur de soixante personnes sur les marbres polis, les velours acryliques de la pompe moderniste de la plus vaste salle récente et la plus prétentieuse salle de concerts de Paris.

## Tordre les violons

Les premières minutes, il est gêné et l'on est gêné pour lui. C'est qu'il y a quelque chose de décent dans ce vieux monsieur un peu débraillé qui sort pour une fois de sa retraite toulousaine, de ses vignes, de son atelier d'impression-poète pour se donner en spectacle. Et quel spectacle ! Après « la Vie d'artiste », brève confession d'époque, chantée au piano, le chœur s'ouvre sur un orchestre inversé, coupé en deux par un long plan incliné, musiciens à trois quarts et regardant vers le fond. Au-dessus de lumière, Léo Ferré remonte son escalier de Mistinguett pour atteindre l'estrade, se tient en haut des gradins de la scène. Alors, il se penche et ses yeux clignent dans les reflets blancs, ses yeux enfoncés sous les cils, entre deux avalanches de neige.

A partir de là et jusqu'à la fin de la soirée, il ne cessera plus de diriger par cœur ce qu'il chante et de chanter ce qu'il dirige, pas-

sant sans transition de ses propres accompagnements hollywoodiens à l'ouverture de « Coriolan », de Beethoven, ou au « Concerto pour la main gauche », de Ravel, exactement comme s'il s'agissait d'une seule et même partition continue, comme s'il n'y avait pas la moindre différence entre les orchestrations de laboratoire de la musique industrielle et l'économie naturelle du génie.

Heureusement, Léo Ferré chef d'orchestre ne se prend pas pour Karajan, pas plus que Léo Ferré compositeur d'oratorio ne se prenait pour Honegger ! Il ne cherche à imiter personne, pas même l'obscur professionnel du rang, et il ne prétend pas « interpréter » sous la poussée de l'inspiration mais simplement restituer sans accroc majeur une exécution bien préparée. En fait, il y aurait presque de la modestie dans cette tardive folie des grandeurs.

En poète obsédé par le son et que le mot étrangle, en enfant rêveur de musique mais ennemi du solfège, Léo Ferré le dit, le répète, le clame à tout vent : « Ah ! ce violon qui hante mes projets... Les violons, il faut les tordre, les convaincre, et puis les ajuster, les craindre aussi, dans ces nuits fantastiques où la musique les immole... Il faut les prendre comme des femmes. » Et de se jeter dans la symphonie comme on s'immerge, comme on se noie dans une eau attirante, fascinante et pourtant mortelle.

## Des grossièretés sonores

« La musique, avoue-t-il, souvent me prend comme l'amour. » Il fait donc l'amour avec la musique, sans peur, sans honte, sans même de remords de ne pas parvenir à lui faire un enfant. A coups de hache, à mains vides, à grands gestes de ses bras nus de bûcheron fatigué, il se défoule, il se défonce, il s'acharne à se faire plaisir. Mais dame Euterpe, ainsi rudoyée, ne perd peut-être pas plus que lorsqu'on la respecte trop...

A défaut de le pouvoir réaliser un jour comme Léo Ferré, qui n'a fait, dans sa vie, le songe d'« un orchestre comme une toile » et dont il serait « l'araignée géomètre et superbe » ? Qui n'a conduit « des orchestres fantômes » devant une glace, enfermé seul, le soir, avec un disque ? Qui n'a imaginé ouvrir, d'un signe, les vannes du flot musical et courir tout en haut de la crête des sons ? Il y a des pays où, spontanément, la musique se danse ; chez nous, elle se dirige. Il faut bien rêver avec ce que l'on a.

J'aimerais donc cet aveu enfantin, cette naïveté mêlée d'insolence, cette vitalité torrentueuse de Léo Ferré, si je ne sentais tout ce que le show leur impose : les conventions de la mise en scène, les jeux de lumières colorées, les grossièretés sonores et les cafouillages de la sono... Léo Ferré croit libérer « toute la musique » en épanchant la sienne. Il vaudrait mieux qu'il ne se fasse pas trop d'illusions.

M. F.

Le Nouvel  
Observateur

? novembre 75